

Wannsee

Depuis que le mur qui traversait l'Allemagne a été détruit, le Wannsee n'est plus à cheval sur une frontière. Pour les Berlinoises d'un certain âge, ce qu'ils appelaient l'étranger a longtemps recouvert une réalité, celle qui se trouvait de l'autre côté du mur. D'autres Allemands parlaient la même langue qu'eux, mais ils ne se connaissaient pas.

Peu de temps après la chute du mur, je me trouvais à Berlin pour courir le marathon de la capitale à peine réunifiée. Je m'étais aperçu que le parcours empruntait des rues qui portaient le même nom côté Berlin-Est et côté Berlin-Ouest. Chaque partie de la ville voulait montrer que les personnages illustres lui appartenaient. Ainsi y avait-il deux rues Calvin et deux rues Voltaire, mais plus qu'un seul Wannsee à la périphérie ouest.

Pendant la guerre froide, le mur traversait ce lac sous forme de filets immergés, de bouées surveillées par les

vedettes des gardes-frontières et par un sous-marin de poche. Je m'étais rendu au bord depuis Berlin-Ouest et j'avais senti un malaise : la rive opposée faisait partie du paysage, mais pas du monde où je vivais et qu'on appelait alors le monde libre. L'histoire déplace les frontières et dans le cas de frontières liquides, lacs ou cours d'eau, les riverains peuvent être privés d'une partie de leur paysage intime. Des voisins de longue date deviennent des ennemis par la force d'un décret d'État. Aujourd'hui, je peux en faire le tour sans entraves. Un lac précédemment international est redevenu national. Les frontières liquides, en s'effaçant, n'ont pas changé la couleur des eaux.

Le Wannsee n'est pas seulement une grande quantité d'eau qui se réchauffe au soleil, il a cette beauté qui lui a valu sa réputation tragique. Ses rives ont attiré poètes, empereurs et sombres brutes. Depuis 1989, il n'est plus le maillon d'une frontière, mais le plus grand bassin d'agrément des Berlinoises et Berlinoises qui, l'été, s'y trempent par centaines de milliers.

« Toute littérature est assaut contre la frontière. » Pour suivre la petite phrase de Kafka, moi qui fais métier d'écrire, il me fallait aussi assaillir la frontière, qu'elle soit liquide ou révolue. Le Wannsee m'a semblé un bon terrain d'exercice avant d'explorer des lacs sur d'autres continents.

Avant de m'attaquer à de grands lacs comme ceux qui séparent le Canada des États-Unis ou, plus important encore, à la Caspienne qui partage ses eaux entre cinq pays riverains, j'ai pensé plus simple de m'intéresser à un petit

lac, riche d'histoire et de littérature, qui a réussi à effacer la frontière liquide qui l'entravait.

Wannsee, pour moi comme pour beaucoup d'étrangers, avant d'être celui d'un lac, est le nom d'une conférence qui s'est tenue sur ses bords dans une villa le 20 janvier 1942. La conférence de Wannsee devait avaliser la « solution finale du problème juif », l'exécution industrielle d'un plan monstrueux.

Visitant la fameuse villa au milieu d'écolières horribles, je m'étais rendu compte que la réunion à laquelle avaient participé, sous l'autorité de Heydrich, des bourreaux aujourd'hui disparus, n'avait duré en tout et pour tout qu'une heure et demie. Après s'être mis d'accord sur les modalités du crime, ces messieurs (pas une femme) s'étaient fait servir à déjeuner avant de reprendre place chacun dans sa limousine blindée. J'ai vu les photos et la copie du procès-verbal tenu par Eichmann, celui qui avait été retrouvé en Amérique du Sud et dont Hannah Arendt avait mis en évidence le caractère si atrocement banal au procès de Jérusalem.

Pour les Berlinoises et les Berlinoises d'aujourd'hui, j'en ai pris conscience sur place, le mot de Wannsee n'est plus du tout associé à ce passé nazi. C'est devenu un nom commun, un peu comme ces stations du métro parisien que le haut-parleur indique avant l'arrêt sans que jamais je songe à ce qu'elles évoquent pour d'autres : Charonne, Tuileries, Avron, Pyramides, Buzenval.

Avant de prendre le RER berlinois pour rejoindre le Wannsee, je réunis quelques informations qui me serviront

à comprendre ce que j'aurai sous les yeux. Je ne vais pas prétendre être le premier à décrire ses eaux sombres dans lesquelles tant d'auteurs avant moi ont trempé leur plume. Ainsi lesté, je descends à la station Wannsee et me voilà sur place, près du débarcadère où j'attends le transport public pour un tour sur le lac.

Mon point de départ sera une affaire d'amour et de littérature. De petits écriteaux indiquent en effet qu'ici se trouve la tombe de deux amants. L'un d'eux est un écrivain que j'admire depuis que j'ai vu un jour Gérard Philipe jouer *Le Prince de Hombourg* à Avignon.

Le 21 novembre 1811, Henriette Vogel, 31 ans, et Heinrich (Henri) von Kleist, 34 ans, ont décidé de mettre fin à leurs jours. Elle souffre d'un cancer de l'utérus. Lui, considérant qu'il a raté sa vie, ne tient pas à rater sa mort. Très tôt orphelin, il est entré à 14 ans au service de l'armée, « sept années perdues », dit-il. Puis trois semestres à l'université de Francfort-sur-l'Oder pour « rapprocher sciences et littérature », une tâche toujours d'actualité. Il part pour Paris avec sa sœur, puis envisage de devenir paysan en Suisse. Au bord du lac de Thoune, il écrit sa première pièce, on s'y suicide par erreur. De retour à Berlin, il est arrêté par les troupes d'occupation françaises. Libéré, Kleist fait jouer son théâtre. Goethe le met en scène à Weimar. Puis il part en campagne contre Napoléon avec *Germania*. C'est un échec de plus. Ses pièces ne sont plus montées, ses textes ne trouvent plus d'éditeur, ses journaux font faillite, l'armée ne veut plus de lui.

Par une après-midi de l'arrière-automne 1811, Henriette et Henri se rendent dans une auberge au bord du Kleiner (petit) Wannsee. Malgré le froid, ils se font installer dehors une table avec de quoi écrire. Ceux qui les ont vus diront qu'ils avaient l'air d'un couple heureux, enjoué même. Ils rédigent des lettres d'adieu, n'hésitent pas à écrire que, dans les ultimes heures de leur vie, ils sont « satisfaits et lucidement gais », ou plutôt « satisfaits et au clair », « *zufrieden und heiter* », dit le rapport de police.

Henri loge une balle dans le cœur de Henriette, puis se tire une autre balle dans la bouche. Les deux chirurgiens chargés de l'autopsie notent que Kleist jouissait d'une parfaite santé. Mais le roi de Prusse fait changer le constat : le sang du suicidé était épais, signe d'une bile chargée. Kleist était donc dépressif, voilà qui excuse le geste d'un officier.

Le jour même, les amants sont enterrés sur place, car à cette époque les suicidés n'ont pas droit aux cimetières. Leurs cercueils devaient se toucher, ils l'avaient exigé.

Le 22 février 1942, le mois qui a suivi la trop fameuse conférence de Wannsee, Lotte Altmann, 33 ans, et Stefan Zweig, 60 ans, décident de mettre fin à leur vie d'exilés. Eux aussi, un écrivain désespéré et son amoureuse. À Petrópolis au Brésil, j'ai trouvé leur tombe au fond d'une allée sombre. Ils ont préféré les barbituriques.

J'ai cherché ce que Zweig et Kleist pouvaient avoir en commun en dehors de leur suicide en couple. J'ai découvert le texte que le premier a écrit sur le second. Le combat avec

le démon. C'est Zweig qui cite le fameux vers du *Prince de Hombourg* qui sera repris par les nazis.

Le Wannsee, comme tous les lacs, n'est pas seulement une partie de l'histoire mondiale ou le réceptacle de quelques aventures romantiques, c'est aussi un paysage qui se modifie avant même qu'une frontière ne vienne partager ses eaux. Ainsi remodelé, rectifié, le Wannsee n'a plus la même forme que celle qu'il avait à l'époque de Kleist.

Longtemps le Kleiner Wannsee où les amants ont mis fin à leurs jours, guère plus large qu'un fleuve, n'a été qu'une excroissance en cul-de-sac du grand Wannsee. Mais le 2 juin 1906, à bord du vapeur *Alexandria*, Sa Majesté Impériale Guillaume II, sa femme et les princes de Hohenzollern sont venus couper le ruban tendu d'une rive à l'autre, à l'endroit où le petit lac finissait. On avait achevé de creuser le canal de Teltow, long de trente-huit kilomètres, qui reliait l'Oder à l'Elbe par le Havel, un lac à l'ouest de Berlin. Ce prolongement coûteux permettait aux péniches de ne plus encombrer la Spree au centre de Berlin. Ainsi les beaux quartiers de la capitale n'avaient-ils plus à supporter les nuisances des transports de charbon.

L'ouverture du canal de Teltow avait transformé une bande de terre reliée au reste du territoire en une île. Dès 1869, le banquier Conrad avait anticipé ce développement, achetant de vastes terrains, revendus par lots à de riches clients. Il était devenu de bon ton de se retirer sur les rives du Wannsee avec ses gens, de se faire construire par un architecte renommé une somptueuse demeure, ouverte sur

un parc qui descendait jusqu'au lac. L'été on y donnait des fêtes dans la brise du soir, des bals au clair de lune et l'hiver, quand les eaux se figeaient, on admirait depuis le bon côté de la vie des lions de pierre aux griffes enfouies dans la neige.

Pour faire le tour du lac, j'utilise le service régulier de batellerie qui emprunte été comme hiver le même trajet. À son bord, derrière un micro, le capitaine commente les riches heures du Wannsee, qui se limitent pour lui aux sept châteaux que les Hohenzollern ont fait édifier à travers les siècles. Il dit avoir à disposition une anecdote à propos de chaque pavillon de chasse, chaque tourelle baroque, chaque portail de fer forgé.

Un ami berlinois qui pratique depuis longtemps l'aviation à huit places m'a raconté que, pendant la guerre froide, les gardes-frontières est-allemands dans leur hors-bord attendaient les rameurs qui longeaient les bouées du mur aquatique aux endroits où le lac se rétrécissait. Ils fonçaient alors pour provoquer les plus grosses vagues possibles. Si le skipper ne redressait pas la barre, l'équipage se retrouvait à l'eau sous les éclats de rire des militaires ennemis. Mon ami le rameur m'a aussi expliqué que cette partition de l'Allemagne et du monde entre Est et Ouest n'a été décidée ni à Washington ni à Moscou, mais bien ici même, au bord de ces eaux.

Du 16 juillet au 2 août 1945, chacune des trois puissances avait établi son quartier général dans une villa qui donnait sur le lac. Pour Staline, Beria, son bras droit, avait choisi une résidence que les arbres de l'été cachaient aux regards indiscrets. Elle appartenait à un propriétaire de magasins

de fourrures juif qui l'avait fait construire par un architecte suédois en 1910. Toit mansardé, crépi gris, quatre colonnes à l'avant pour soutenir un balcon ovale aux ornements Art nouveau. Un grand hall de réception, une salle à manger spacieuse, une loggia sur le parc. Staline dormait à l'étage sur le lit de camp qui le suivait dans tous ses déplacements.

La résidence de Churchill était un peu plus loin. Les architectes du monde entier en ont entendu parler parce qu'elle est classée monument historique, non pas à cause de l'homme au cigare, mais en tant qu'œuvre d'un architecte de 29 ans, Mies van der Rohe. Son œuvre de jeunesse est une grande bâtisse rose aux lignes claires, deux étages montés sur un socle qui sert de terrasse, trois arches pour une loggia face au lac. Le toit à quatre pans semble comme rajouté pour se conformer aux règlements de construction. C'était la résidence d'été du président du conseil d'administration de la Deutsche Bank, un nazi décédé juste assez tôt pour échapper à la justice des Alliés. Churchill y avait pris ses quartiers avec son vice-Premier ministre.

La résidence du troisième participant à la conférence de Potsdam, qui avait négocié la partition du monde, était celle du président américain Truman. Demeure plus traditionnelle, avec sa tourelle dans un grand toit de tuiles et ses corps symétriques ajoutés. Elle aussi possède sa petite colonnade, briques rouges sur fond de crépi ocre, et un escalier monumental pour descendre dans le parc jusqu'au rivage. Elle a servi de « *little White House* ». Grâce au journal de Truman, on peut suivre les événements. Il avait pris ses fonctions à

la mort inattendue de Roosevelt. Survolant Kassel et Magdebourg, il notait : « Vu d'avion, rien ne restait de ces villes, je ne pouvais y distinguer aucune maison encore debout.¹ » Plus loin, traversant le centre de Berlin : « Jamais je n'ai revu une telle destruction. Nous avons longé le Tiergarten, les ruines du Reichstag, du ministère des Affaires étrangères, du palais des sports et de dizaines de monuments célèbres dans le monde entier avant la guerre. Ce n'était plus qu'un tas de gravats. En deux heures de visite, j'ai été le témoin d'une tragédie mondiale et je suis de tout cœur reconnaissant qu'à mon pays ait été épargnée une destruction si incroyable. Dans la matinée du 16 juillet, le lendemain de mon arrivée à Potsdam, le ministre de la Guerre, Stimson, m'a annoncé la nouvelle qui allait changer l'histoire mondiale : la première explosion atomique avait été un succès... la civilisation humaine en était bouleversée.² »

Je connais bien cette histoire. Dans le désert du Nouveau-Mexique, j'ai visité l'endroit où l'équipe d'Oppenheimer a testé à la hâte la bombe qui devait prouver à Staline l'hégémonie militaire définitive des États-Unis. Le message codé annonçant la réussite de l'expérience avait tout d'une bonne nouvelle : « *Babies satisfactorily born.* » Une semaine plus tard, le 24 juillet 1945, Truman décidait d'anéantir le Japon. De la petite Maison-Blanche de Berlin était parti

1. *Mémoires*, traduit de l'Anglais (États-Unis) par Denise Meunier, Plon, 1955-1956.

2. *Ibid.*

l'ordre de bombarder les populations d'Hiroshima et de Nagasaki. 200 000 morts d'un coup et autant de blessés et d'irradiés. Truman qui venait de visiter les ruines de Berlin savait ce qu'il faisait.

Et pendant ce temps, la conférence des trois grands sur l'avenir de l'Allemagne et de l'Europe se poursuivait au château de Cecilienhof. Le soir, Truman invitait à des réceptions dans sa résidence. Churchill et Staline venaient y entendre Chopin. On dit que Staline, qui adorait ses valses, a demandé plusieurs bis. Atmosphère d'été idyllique à la tombée de la nuit qui entrait par les larges fenêtres. Un peu plus loin, les Berlinoises erraient dans les ruines et les Japonais rôtiisaient sous le feu divin.

C'est au cours de cette conférence que Berlin a été découpée en quatre secteurs, soviétique, anglais, américain et français, et que le monde a été divisé en deux blocs, dont la frontière a passé très exactement là, au milieu du lac.

La construction d'une nouvelle démarcation suppose des changements pour les habitants, voire des expulsions violentes. Tandis que le bateau où je me trouve glisse presque sans bruit à la surface des eaux paisibles dans la splendeur du soleil d'été, je note que la villa de Truman a été attribuée au maréchal soviétique signataire de la reddition sans condition de l'armée allemande. Ce n'était pas la première fois que cette demeure auguste changeait brutalement d'occupant.

À l'avènement du nazisme, dès 1933, les Juifs qui habitaient les belles villas riveraines ont été contraints de les abandonner ou de les vendre à vil prix, première expulsion.

Les dignitaires du régime nazi se sont installés à leur place. Ainsi Goebbels par exemple, ministre de la Propagande de Hitler, a-t-il fait raser un château d'eau voisin sous prétexte qu'il lui gâchait la vue.

À l'effondrement de l'Allemagne en 1945, deuxième expulsion massive. L'armée soviétique s'était emparée de la zone après de durs combats qui avaient coûté la vie à neuf cents civils et soldats. Les habitants avaient eu quatre heures pour vider les lieux et laisser place aux vainqueurs russes. Les villas ont été louées à des familles nombreuses. Et cela jusqu'en 1989 à la chute du mur.

Ma petite croisière sur le Wannsee continue par Babelsberg. L'endroit se trouve sur la rive du plan d'eau et son histoire croise la naissance de l'industrie du cinéma. C'est là que s'élèvent les plus célèbres studios d'Europe.

Aujourd'hui encore, les studios TV et cinéma reçoivent chaque année 350 000 visiteurs, friands d'assister aux tournages de Quentin Tarantino, George Clooney ou Roman Polanski. Depuis le pont du bateau je détaille les rives, je pense aux expulsions qui en ont marqué l'histoire.

La troisième expulsion a eu lieu quand les héritiers des anciens propriétaires spoliés sont venus réclamer leur bien. Les habitants qui avaient été relogés là à la fin de la guerre ont été chassés, ce qui a provoqué tourments et haine. Les murs des maisons récupérées ont été tagués de menaces. Les spéculateurs de l'Ouest étaient mal vus. Ceux qui s'installaient là travaillaient dans les studios de Babelsberg, producteurs enrichis, célébrités du spectacle.

Les habitants moins riches de la région, désormais empêchés d'accéder aux rives privatisées, ont réussi à faire voter une loi pour rendre publics les bords du lac. Plusieurs propriétaires de domaines ont déclaré que, dans ces conditions, ils préféreraient s'en aller. Les « victimes » de cette quatrième expulsion étaient moins à plaindre que les premières. L'histoire tragique se répétait sur le mode de la farce.

Y aura-t-il une cinquième expulsion ? Le bateau longe maintenant un terrain de golf de vingt-sept trous, le plus ancien d'Allemagne, paraît-il, où d'alertes vieillards, chemisettes blanches, pantalons et cheveux blancs, se font des politesses tandis que d'agiles adolescents tirent leurs cadidies aux clubs étincelants. Le green impeccable est d'une couleur si uniforme qu'on pourrait la croire artificielle. Derrière une lignée de vieux chênes se situe un bâtiment inauguré en 1957 par une cérémonie à laquelle participaient deux éminents savants de la physique nucléaire. Otto Hahn, d'une part, prix Nobel malgré son implication dans les expériences atomiques des nazis. D'autre part Lise Meitner, Juive autrichienne ayant échappé de justesse aux chambres à gaz, à qui l'humanité doit la découverte de la fission nucléaire. Le réacteur inauguré faisait partie du Hahn-Meitner-Institut für Kernphysik. En 1991, l'installation a encore été agrandie. Pour ne pas effrayer les golfeurs et la population des alentours, l'endroit a changé d'appellation, la référence atomique a été effacée, les noms accolés de Hahn et de Meitner ont été remplacés en 2009 par un anonyme Helmholtz-Zentrum Berlin.

Depuis la catastrophe de Fukushima, la confiance atomique s'est encore réduite, et les autorités ont distribué la marche à suivre en cas d'accident nucléaire : rester calme, fermer portes et fenêtres, se protéger le nez et la bouche avec un mouchoir. Dans un rayon de quatre kilomètres. Des chauffeurs de taxi déposeront devant la porte de chaque immeuble des tablettes d'iode à consommer sur-le-champ. « Dans ce rayon pourraient avoir lieu pour une durée de quelques mois des expulsions d'urgence », selon un plan défini par les autorités. Cinquième expulsion ?

Un peu plus loin, c'est la plage d'un kilomètre, avec son sable apporté de la mer du Nord, son bâtiment de cabines, ses restaurants, ses tables de ping-pong et ses 35 000 entrées chaque dimanche d'août. Sur l'autre rive, en face exactement, l'ignoble villa qui assombrit le nom de Wannsee.

Le bateau passe encore sous le pont où l'Orchestre rouge a manqué un attentat contre Goebbels en 1942. La tête coupable a été tranchée à la hache. Le pont est aujourd'hui décoré de géraniums et d'imposants lampadaires.

Je débarque à mon point de départ, l'endroit où sont enterrés Henriette et Heinrich von Kleist. Pour les jeux Olympiques à Berlin en 1936, les nazis avaient fait de Kleist un héros tragique et germanique. Sur sa tombe avaient été gravés les vers du poète Max Ring : *Il a vécu, chanté, souffert/En des temps troubles et lourds/Ici il a cherché la mort/ Et trouvé l'immortalité*. En 1941, s'avisant que ce Max Ring était juif, les nazis avaient remplacé l'inscription par le vers du *Prince de Hombourg* que citait Stefan Zweig : *Nun, o*

Unsterblichkeit, bist du ganz mein. « Désormais, ô immortalité, tu es toute mienne. »

Je regagne le centre de Berlin avec le RER, content d'avoir vu recollées les rives du Wannsee que partageait le mur. Des baigneuses et des baigneurs rentrent chez eux après une après-midi de plage. Et puis je constate que la rame où je me trouve a pour destination Oranienburg, qui pour moi est d'abord le nom du premier camp de concentration nazi, ouvert en 1933.

À chaque fois qu'à Genève je lève la tête vers l'horizon, mon regard croise des sommets situés à l'étranger. Le Salève est en France, le Mont-Blanc aussi, les Voirons, le Môle, la Faucille, le Vuache sont au-delà du petit bassin genevois. Dans toutes les directions la ville est entourée par des montagnes qui plongent sur elle depuis l'étranger. Bien sûr ce n'est pas Sarajevo et on ne craint pas un encerclement militaire, mais il est à tout moment présent dans ma perception du paysage sauf peut-être quand j'admire le lac depuis le dernier pont de la rade. Je me souviens que la première fois que j'ai passé trois mois à Berlin, je me suis retrouvé un matin levant la tête et découvrant que la ville n'avait pas d'horizon de montagne. L'habitant d'une ville plate construite sur un marais ne peut savoir à quel point cette présence qui souligne le passage entre la terre ferme et le ciel peut être rassurante. Ce matin-là, j'ai éprouvé comme un mal du paysage. Je ne peux pas dire mal du pays puisqu'il ne s'agit pas de la Suisse, mais d'un Suisse regardant la France qui l'entoure.

Deux semaines après ma balade en bateau sur le Wannsee, invité par le Literarisches Colloquium Berlin pour parler de littérature, je n'ai pas pu m'empêcher d'évoquer la bâtisse où s'étaient réunis Heydrich et la hiérarchie du régime hitlérien. La villa de la savante institution se trouve en effet sur la rive est, presque en face de l'autre. On y organise des lectures et des rencontres littéraires de grande valeur culturelle sans rapport avec la dernière guerre mondiale. Mais pour moi qui m'étais intéressé à la première conférence de Wannsee, il était impossible de venir en ces lieux sans y faire référence.

C'était une belle soirée d'été, les vins chics coulaient à flots. Des fauteuils, mais aussi des bancs, avaient été installés sur la terrasse face à une estrade couverte. Sous les grands arbres du parc – majestueux tilleuls, chênes centenaires –, le public berlinois se pressait pour profiter à la fois de la fraîcheur du soir et des apéritifs littéraires. Pas moins de huit auteurs allaient occuper la scène tandis que le soleil déclinerait sur les eaux du lac.

Vers 19 heures, le directeur de la villa a souhaité la bienvenue à l'assistance, puis un officiel s'est félicité du temps qu'il faisait. Après quoi on m'a demandé de parler. J'en ai profité pour tenir là une nouvelle conférence de Wannsee. À ma manière. J'ai imaginé que les puissants de ce monde décident de se réunir, comme chaque année à Davos ou pour le G8, le G20, au bord du même lac berlinois, pour étudier à froid les tenants et aboutissants de leur stratégie guerrière. Quelque chose comme la « solution finale des